

les plus sinistres, les plus extravagantes ; il voyait Antoinette malade, mourante, morte même ; il voulait partir sur l'heure, courir auprès d'elle. Enfin, une lettre vint qui annonçait à la mère Lambert le prochain mariage d'Antoinette et invitait André à se rendre auprès de la jeune marquise. André écouta ces nouvelles dans un morne silence et ne fit pas même un geste qui pût indiquer s'il acceptait sa nouvelle condition.

Quelques avantages que, pour le développement de son esprit et l'élevation de son cœur, André eût retirés de la fréquentation d'Antoinette et de sa mère, le jeune paysan n'était pas sorti du cercle d'idées où vivait à cette époque les gens de sa classe. Si son intelligence s'était élevée au-dessus des sensations purement matérielles, si son âme s'était ouverte à des pensées d'un ordre supérieur à celles de ses égaux, cependant il n'en était pas venu à se mettre sur le même niveau social que l'héritière des seigneurs de Montpezat ; il était resté le vassal humble et soumis des deux châtelaines, comme ses ancêtres avaient été les vassaux des aïeux d'Antoinette ; jamais il n'avait eu, jamais il n'aurait pu concevoir la folle espérance d'épouser un jour celle qu'il aimait. Son amour n'était donc qu'une sorte d'adoration respectueuse à laquelle ne se mêlait aucune idée de possession éloignée ou prochaine. Mais cette idole à laquelle il vouait sa vie, dans son culte égoïste, il en aurait voulu être toujours le seul adorateur. André n'avait jamais songé qu'Antoinette dût se marier un jour, et voilà que cet avenir qu'il n'avait pas même pressenti se réalisait brusquement. A la vérité, on l'appelait à Versailles, et il pouvait se retrouver encore, comme par le passé, au service d'Antoinette ; mais dans cette ville, dont on faisait alors de si merveilleux récits, au milieu des pompes de la cour, ce ne serait plus la châtelaine de Montpezat qu'il reverrait, ce serait la marquise de Lucenay ; et des souvenirs qui lui étaient si chers, rien ne devait plus rester.

C'est en de telles pensées qu'André passa une des nuits les plus agitées de sa vie. Devait-il partir ou refuser de se rendre à l'invitation d'Antoinette ? Si le désir de revoir la jeune fille le faisait incliner à prendre la première des deux résolutions, cette souffrance suprême que, même en n'ayant sans espoir, on éprouve à voir au pouvoir d'un autre l'objet de son amour, lui rendait insupportable l'idée d'aller se faire le spectateur de la félicité de son rival. Le résultat de ces hésitations fut que, le jour venu, André pria sa mère de lui préparer une valise, et que, peu d'heures après il galopait sur la route de Versailles.

Versailles n'était pas alors la ville muette et morte que nous voyons aujourd'hui. Si elle avait déjà perdu quelque chose de l'éclat incomparable dont l'avait fait briller la fastueuse royauté de Louis XIV, elle était encore le centre du bon goût, la terre classique de l'élégance et du luxe. La présence du souverain, la fréquence des fêtes qu'encourageait une reine jeune, belle, amie du plaisir, encore étrangère aux tristes intrigues de la politique ; l'affluence des voyageurs, que la renommée de la cour de France attirait de tous les points de l'Europe, toutes ces causes faisaient de Versailles une ville encore splendide et réellement digne d'être admirée. L'hôtel de Lucenay était situé à peu de distance du château. André eut donc presque toute la ville à traverser. Déjà étourdi par le bruit et l'active circulation des rues, il se sentit tout-à-fait ébloui, quand un des valets de l'hôtel l'introduisit auprès de la jeune marquise. Antoinette fut touchée de ce trouble, dont le secret motif lui échappait encore ; elle mit une bonne grâce

exquise à le dissiper, en rappelant à André quelques-uns de leurs communs souvenirs de Montpezat. Cette douce condescendance porta au comble l'émotion d'André ; il ne put trouver une parole pour remercier Antoinette, et ne sut lui répondre que par des regards humides de larmes. Il fut aussitôt installé à l'hôtel ; la jeune marquise avait voulu désigner elle-même la chambre qu'il devait occuper, et lui avait assigné des fonctions qui le distinguaient des autres gens de service. Sa nouvelle position était donc aussi douce et aussi honorable qu'il le pouvait désirer. C'était lui qui, lorsque Antoinette sortait en voiture, l'escortait à cheval. Il était le distributeur discret de ses amitiés, car Antoinette était une de ces natures d'élite qui, placées au faite des félicités humaines, gardent une pensée de charité aux misères reléguées dans les basses œuvres de l'édifice social ; elle savait se faire pardonner ses richesses par le noble usage qu'elle en faisait. André continuait ainsi à Versailles une partie du rôle qu'il remplissait autrefois à Montpezat. Les bénédictions qu'il recueillait pour la jeune femme augmentaient encore la passion insensée qui le consumait. Chaque soir, il venait rendre compte à Antoinette des douceurs qu'il avait ainsi consolées ou de celles qu'il avait découvertes. Dans ces entretiens, se révélait tout ce qu'il y avait d'angélique et de généreux en elle ; son âme pure et souverainement noble apparaissait alors sans voiles.

André frayait peu avec les autres domestiques. Ce n'était pas qu'il se crût supérieur à aucun ; mais une sauvagerie naturelle l'en éloignait ; puis les allures de ces valets de bonne maison ne lui agréaient point ; il les voyait trop serviles en présence des maîtres, trop insolents envers leurs inférieurs ou du moins envers ceux qu'ils jugeaient tels ; il craignait d'entendre parmi eux parler d'Antoinette avec moins de respect qu'il n'en éprouvait pour elle ; il sentait qu'alors il ne serait peut-être pas assez maître de lui-même, et comprenait qu'un éclat serait plus désagréable qu'utile. Il se condamnait donc à une solitude à peu près absolue. Mais cette solitude avait ses dangers ; la pensée dévorante qu'il resoulait au plus profond de son être se faisait jour par fois, comme la flamme qu'on cherche à comprimer ; c'était alors des transports qu'il ne pouvait vaincre, des souffrances aiguës qui lui déchiraient la poitrine, puis des heures d'anéantissement où il restait sans parole et sans force. Et plus il luttait contre cette obsession d'une pensée unique qui s'alimentait même du désespoir, plus l'amour grandissait dans son cœur, envahissait tout son être et enflammait son sang. Il ne pouvait d'ailleurs s'isoler si complètement qu'il n'entendit parfois d'étranges récits par lesquels il apprenait qu'en amour les gentilshommes les plus fiers de leurs origines, se trouvaient souvent mis au niveau d'un vilain ou d'un laquais. Certes, il ne lui venait point à l'idée qu'Antoinette pût jamais se dégrader comme les femmes dont il entendait raconter les scandaleuses amours ; mais il se demandait si lui n'eût pas pu se rendre digne d'être un jour aimé par Antoinette. Eternel sophisme du cœur humain qui n'absout la faute que quand elle est commise au profit de son égoïsme et fait une auréole à sa victime de ce dont il fait aux autres un stigmate infamant.

Dans les moments de calme et de sang-froid, André s'épouvantait de la pente où il se sentait entraîné, et se disait alors qu'au mal dont il souffrait, il n'y avait qu'un seul remède, l'absence ; qu'il fallait s'éloigner au plus tôt, fuir Antoinette avant que son funeste secret, dévoilé ou deviné le fit chasser honteusement. Il résolut donc, un jour, de demander, sans plus de re-

tard, la permission de retourner auprès de sa mère. Il siva l'exécution de ce projet à l'heure où il avait l'habitude de rendre compte de sa journée à la marquise.

Ce soir-là, malheureusement, Mme de Lucenay rentra plus tard que d'ordinaire ; il en résulta qu'André, en l'attendant, eut tout le loisir de réfléchir à sa détermination, qui, le soir, ne lui parut plus avoir toute la sagesse qu'il y avait trouvée le matin. Il se demanda si Mme de Lucenay ne serait pas fondée à l'accuser d'ingratitude, si une telle démarche n'avait pas pour elle quelque chose de blessant en ce qu'elle en pouvait conclure que son service semblait à André déplaisant ou humiliant. Ses réflexions eurent pour effet de le jeter dans l'indécision, si bien qu'au moment où il entendit rentrer la voiture qui ramenait la marquise, il ne savait plus trop à quoi se décider.

Nos lecteurs se sont, sans doute, aperçus d'une erreur que nous avons commise dans notre dernier numéro, en omettant un chapitre de l'intéressante nouvelle d'André Lambert. Nous réparons aujourd'hui cette erreur qu'on voudra bien nous pardonner. Le morceau ci-dessus vient avant celui publié la semaine dernière.

Dans une de ces marches militaires toujours entourées de pièges et de dangers imprévus, André apprit d'un soldat, fait prisonnier par les chouans et parvenu à s'échapper de leurs mains, qu'un rassemblement d'insurgés, commandés par un chef important, occupait un château situé à l'écart, au milieu d'un pays marécageux et boisé. André aussitôt disposa tout pour l'attaque ; son plan était de surprendre l'ennemi en lui dérochant le secret de sa marche, et de rendre ainsi la résistance impossible, ou du moins plus difficile. Les manœuvres prescrites par le chef de brigade s'exécutèrent sans que rien indiquât que l'éveil eût été donné aux révoltés. A la tombée de la nuit, toute la colonne était parvenue à la lisière du bois au centre duquel était situé le château, construit au milieu d'un étang qui l'entourait de toutes parts. Dès que l'obscurité fut complète, les républicains pénétrèrent dans le bois, qu'ils franchirent sans obstacle, et arrivèrent à un espace découvert qui les séparait de l'étang, dont les eaux disparaissaient sous les roseaux et les herbes aquatiques. Les républicains avançaient toujours, mais lentement et avec précaution ; le silence même de l'ennemi leur faisait pressentir qu'ils étaient découverts et que l'entreprise ne serait pas aussi facile qu'on l'avait espéré. En effet, lorsque les troupes furent à peu de distance du marais, retentit ce cri de la chouette, si connu des soldats, et qui révélait infailliblement la présence de l'ennemi. Presque aussitôt, une effroyable décharge partit du sein même de l'étang, sans que les troupes pussent apercevoir autre chose que la lueur des fusils. Ebranlés par cette attaque imprévue, ils ripostèrent cependant avec assez de calme et sans perdre leurs rangs. La fusillade continua quelque temps, au grand désavantage des républicains, obligés de tirer au hasard, et qui ne voyaient pas l'ennemi, dont chaque décharge était meurtrière. André lui-même souffrait de ce combat inégal où l'on ne pouvait saisir l'ennemi corps à corps ; il ramena sa troupe en arrière jusqu'au bois, puis il donna l'ordre à un certain nombre d'hommes de s'avancer en tirailleurs jusqu'au bord de l'étang et de le sonder. Malgré un feu serré des Vendéens, plusieurs soldats parvinrent jusqu'au marais et reconnurent qu'il était complètement gelé, ce qui avait permis aux chouans de s'y établir à l'abri des roseaux et de broussailles entassées. Instruit de cette circonstance, André fit marcher en avant, ordonnant de ne pas tirer et d'attaquer à la baïonnette.